

Les *Écrits*-20 en août 2026

À l'issue d'une année passée ensemble, les Amis des Mots pensaient offrir aux Écrits-20 une carte blanche, en lieu et place de l'invite mensuelle.

Connaissant la sagesse, la prudence et la patience des membres de l'atelier d'écriture en ligne, qui attendaient chaque mois le fil conducteur, l'amorce ou la piste à explorer, les Amis des Mots ont présenté trois invites, inspirées par celles qui avaient le plus satisfait les auteurs au cours des mois précédents. Libre à chaque Écrit-20 d'adopter celle à son goût et l'utiliser à sa guise.

Dès lors, les œuvres prirent un chemin personnel, plus ou moins proche de l'intitulé, avec la liberté de la forme et du ton. Dans un concours classique, toute dérive est sanctionnée ; chez les Écrits-20, les critères n'ont qu'une valeur indicative et restent très relatifs, l'imagination a toujours la priorité et vient enrichir les regards originaux.

Les trois invites ont été utilisées.

Elles sont rappelées en tête des textes qu'elles ont engendrés.

Hypnoses

Toutes les familles heureuses se ressemblent. Au village, le génie populaire avait adapté Tolstoï : « seules les familles de colons sont heureuses ».

Les colons étaient partis depuis longtemps, mais leur souvenir persistait. D'abord à travers leurs films, qui montraient des foyers modèles où parents et enfants discutaient librement, dans un décor d'abondance. Puis vint TikTok. Désormais, l'algorithme déversait en continu la vie rêvée des petits-fils de colons : argent facile, loisirs, mixité, sexualité. Tout n'était que liberté là-bas.

Les jeunes se mirent à comparer leur vie à celle des écrans qui les subjuguèrent : misère, chômage, corruption et arbitraire. Avenir bouché. Le regard du groupe tel l'œil de Caïn, ne laissait de répit à personne.

Alors se répandit une rumeur porteuse d'espérance : quelqu'un proposait, pour quelques milliers d'euros, de les emmener là-bas. On leur assura qu'ils pourraient y être aussi heureux que les descendants des colons.

Baya Boualem

Quel bonheur !

Toutes les familles heureuses se ressemblent. Elles sont composées de deux parents, ingénieurs ou fonctionnaires. Issus du monde ouvrier, ils ont réussi grâce à leurs études durant lesquelles ils se sont rencontrés. Fraîchement diplômé, le couple s'est marié entouré d'une centaine d'invités. Les jeunes mariés ont acheté un pavillon en banlieue et les enfants sont arrivés. Bien éduqués, ils deviennent des élèves modèles.

Tout semble réglé comme du papier à musique.

Malgré cette apparente unité, les enfants craignent leurs parents. Ils n'ont pas le droit de sortir autant que les camarades de classe. À la maison, ils travaillent dur pour rapporter de bonnes notes. La mère de famille ne connaît plus que ce rôle. Et le père, lassé de cette monotonie qu'ils ont instaurée et qui les dépasse, batifole avec ses collègues. Chacun se replie sur soi et les liens se distendent peu à peu. Seule une invitation extérieure permet à tous de remettre le masque de la tribu heureuse.

Marion Martin

Hurllement

Un matin, à l'heure du petit déjeuner, leur chien lève la tête et se met à hurler. Maman s'étonne qu'il hurle à la mort. L'enfant ne sait pas ce que cela veut dire, mais elle a peur pour son chien. Maman explique une croyance ancestrale. Quand un chien hurle ainsi, il pressent la mort imminente d'un proche. Elle téléphone à sa mère qui vit seule. Tout va bien. Grand-mère est en pleine forme.

Le lendemain, le chien recommence à hurler à la mort. Toute la famille l'observe et s'inquiète. Maman téléphone à sa sœur pour prendre de ses nouvelles.

Deux jours plus tard, même scénario. Maman téléphone à une vieille cousine. Elle va bien.

Soudain papa réclame l'attention. Depuis plusieurs jours, la radio diffuse une chanson à la mode. Le refrain aligne des notes très aigües. Leur fréquence élevée irrite peut-être les oreilles du chien. Papa reprend le refrain a cappella. Le chien se remet à hurler. Tout le monde rit. Maman ne téléphone à personne.

Michèle Peyrat

Marier les notes de [Soulmate d'Andrea VANZO](#) à une nouvelle qui respecte la durée et le rythme.

Le voyage

- 00.00 Courir, courir. Laisser la forêt loin derrière. La cabane cachée dans les arbres ne quitterait plus son esprit. Son pas, ralenti par les herbes, s'attarda aux premières dunes. La mer mouvante scintillait dans l'or gris du petit matin. Dressé en majesté, le piano l'attendait, si près de l'eau si près des vagues.
- 00.30 Pas à pas vers le rivage, il trouvait belle la musique, notes égrenées et joie filtrée, le vent enlevait la mélodie jusqu'au-dessus des rochers. Il aurait voulu la garder dans une boîte enfermée, la respirer, l'emprisonner et plus tard la relâcher pour toujours encore l'écouter.
- 01.00 Il glissa yeux fermés sur le sable aux mille grains de liberté. Sa peau frissonna sous l'air vif, il respira l'odeur iodée. Les mouettes riaient, bavardes, et toujours jouait la musique. La pianiste regardait au loin et lui, observait son visage comme on découvre un paysage.
- 01.30 Il trembla en la contemplant, ça faisait tellement longtemps qu'il n'avait vu âme qui vive ni entendu un air si beau. Après toutes ces aventures, plus rien ne l'étonnait encore, pas même un piano sur la plage qui jouait sous les doigts d'un ange une musique d'Andréa Vanzo.
- 02.00 Quand le piano se fut tu, elle avança jusqu'où les vagues forment la ligne de rivage. Elle ramassa un coquillage, puis montra à l'homme un canoë voguant vers eux pronto presto. Il comprit comme une évidence qu'allait commencer le voyage.

Joëlle Caujolle

Les personnages vivent ; les lieux s'affichent ; l'ambiance et l'univers se dessinent... Cette vue urbaine montre beaucoup d'éléments et laisse entendre.



© Pixabay-Mendling

La spirale

— Bonjour, je suis Victor. Si vous me voyez marcher dans la Maximilianstraße en direction de la cathédrale de Spire, ce n'est pas pour faire du tourisme, mais bien pour rencontrer l'homme qui me fait face. De lui, je n'ai que cette info : l'homme à la doudoune bleue. Enfin, selon ce que me dit la personne que j'ai au téléphone en appel inconnu, à la voix modifiée par un vocodeur numérique. Parce que l'histoire ne commence pas là, il faudra remonter trois heures plus tôt.

Mais, avant, je vous dois de me présenter. À vingt-cinq ans, je devenais journaliste, d'abord pigiste, accumulant les brefs comptes-rendus de procès-verbaux et les faits divers locaux pour des quotidiens régionaux. Je traquais la misère ordinaire dans des salles d'audience surchauffées. Tout a changé le jour où j'ai eu l'idée d'utiliser l'intelligence artificielle pour recouper une série de meurtres et de disparitions.

Au départ, une simple enquête d'enlèvement d'enfant à Obernai que la police traitait comme un événement isolé ou une fuite familiale. Je me suis convaincu qu'un fil rouge invisible reliait cette affaire à d'autres dossiers classés sans suite. En recherchant sur internet et en codant un algorithme d'analyse sémantique et de reconnaissance visuelle, j'ai aspiré plus de vingt ans d'archives de la presse quotidienne, de bulletins de gendarmerie et de relevés météo. C'est en faisant tourner mon modèle qu'un lien entre cette disparition et d'autres survenues des années auparavant dans des villes ou des villages bordant l'autoroute A35.

L'IA a mis en évidence un schéma terrifiant. Neuf enfants disparus sur deux décennies, toujours dans un rayon de cinq kilomètres autour des bretelles d'accès de cette autoroute, à chaque fois lors de journées de forte pluviosité. L'algorithme a poussé la corrélation plus loin. En nettoyant l'arrière-plan de photographies d'époque prises par des témoins lors de fêtes de village, un fragment d'immatriculation d'une camionnette d'entretien autoroutier a été isolé. En croisant cette donnée avec les registres du personnel de l'époque, un nom précis est ressorti.

J'ai constitué un dossier de cent pages étayé par des probabilités mathématiques indiscutables. Je me suis alors rendu à la police judiciaire à Strasbourg. Mon marché était clair. Je leur donnais l'identité du tueur et le dossier complet pour leur permettre de procéder à l'interpellation en respectant la procédure. À la seule condition d'avoir l'exclusivité absolue de l'affaire dès l'arrestation officielle. L'accord a été accepté. Le lendemain, le suspect était interpellé à son domicile et passait aux aveux complets.

Cette révélation eut l'effet d'un séisme médiatique. Rapidement, j'ai été embauché en CDI pour le magazine national mensuel *France Crimes*. Dans la foulée, je me suis fait une renommée en sortant un livre sur l'enquête, devenu un best-seller vendu à plus de cent cinquante mille exemplaires. De plus, j'incarnais le nouveau visage du journalisme d'investigation augmenté par la technologie, devenant ainsi le prodige que tout le monde s'arrachait dans les émissions télévisées et les web-médias.

Après quelques autres couvertures de faits divers retentissants toujours fondées sur mon algorithme, je me suis lancé dans l'étude du dossier ayant fuité par un lanceur d'alerte anonyme concernant le magnat de la presse Elrick Klimpke. Des renseignements provenant directement du ministère de la Justice sur une masse documentaire colossale comprenant plus de cent mille pages de documents d'écoute, de pièces comptables, d'e-mails et de scellés numériques. Une montagne d'informations indifférenciées qu'aucun être humain n'aurait pu lire en une vie.

J'ai de nouveau utilisé l'IA pour faire des recoupements sur ce dossier de 100 000 pages. Après plusieurs jours de traitement automatisé sur mon serveur, le nom d'un animateur vedette du paysage audiovisuel est ressorti trop souvent pour que je ne mène pas l'enquête. L'algorithme l'associait à des transactions obscures, le désignant comme la cheville ouvrière d'un vaste trafic de prostitution et de chantage politique.

Convaincu de la puissance infaillible de mon outil, j'ai publié mon enquête en grande pompe. La carrière de l'animateur a été détruite par le tribunal populaire et les réseaux sociaux en quelques heures. Lâché par sa chaîne, insulté dans la rue, il s'est suicidé trois jours plus tard chez lui à Paris, alors qu'aucune preuve matérielle formelle ne l'impliquait directement.

Ce drame a provoqué un retour de bâton foudroyant. Une contre-expertise judiciaire ordonnée en urgence a démontré que mon modèle d'IA avait halluciné certaines connexions et confondu des homonymes dans les pièces comptables. Je venais de briser un homme et je ne me le pardonnerai jamais. Ne dormant plus, je passais mes nuits à reprendre encore et encore les calculs de l'IA, mes notes, les rapports judiciaires, en vain. Tout concordait, la machine n'avait pas fait d'erreur. Pourtant je n'en étais pas moins rassuré. Ma rédaction avait aussitôt fait un communiqué exprimant les regrets et partageant la peine avec la famille de l'animateur et annonçant par la suite mon licenciement. Les syndicats du journalisme me tournaient le dos, exigeant ma radiation immédiate et dénonçant une dérive éthique impardonnable.

Je me suis retrouvé totalement seul, suspendu, l'esprit dévasté par la culpabilité d'avoir conduit un innocent à la mort, passant ainsi de la lumière vers l'ombre.

C'est dans l'obscurité de ce matin d'automne, froid et humide, trois heures avant de me retrouver ici, que j'ai reçu un appel d'un numéro inconnu, d'un homme à la voix modifiée, métallique et caverneuse.

— Bonjour Victor, nous ne nous connaissons pas, mais je suis un ami qui vous veut du bien, sachez-le. Vous pensez avoir tué un innocent par excès de confiance dans vos algorithmes. Une piste autour de cet animateur n'a pourtant pas été exploitée. Si vous voulez laver votre honneur et comprendre ce qui s'est

réellement passé, soyez à midi sur la place principale à Spire. Un homme à la doudoune bleue vous remettra une enveloppe.

Je restais circonspect, mais que devais-je donc craindre ?

À l'instant précis du rendez-vous, le téléphone vibre dans ma poche. Cette ponctualité chirurgicale achève de me convaincre. Le piège se referme. Mon instinct me hurle que cet appel n'est qu'un leurre pour mieux me faire avancer. Mes yeux traquent le moindre visage, la moindre silhouette immobile. L'un d'eux est le marionnettiste et il savoure mon désarroi. Je décroche et attends ses instructions :

— Bravo Victor, le vrai journaliste, guidé par l'obsession de la vérité. Tu y es presque, mets le téléphone en main libre et approche-toi de l'homme à la doudoune bleue, Victor. Maintenant !

Cet homme était là, devant moi sur la Maximilianstraße, en direction de la cathédrale dont les tours sombres découpent un ciel lourd. La rue est animée, bordée de terrasses et de passants insouciant à l'inverse de nous deux. Il me demande d'une voix tremblante si je suis bien Victor. Son visage est livide, baigné d'une sueur froide. Je présente alors ma carte de presse.

Doucement, il sort de sa poche une enveloppe épaisse en papier kraft. Je tends la main, mais comme mes doigts frôlent le papier, l'homme s'agrippe à ma veste dans un geste désespéré et me demande de l'aide d'un souffle rauque.

L'inconnu m'ordonne dans les haut-parleurs :

— Ouvre la doudoune, Victor, d'un coup sec !

Obéissant sous le coup de la panique, j'agrippe la fermeture éclair et l'abaisse d'un coup sec.

C'est un piège atroce. La doudoune, très ajustée, maintenait une pression de contention sur une plaie béante. En l'ouvrant, je provoque une hémorragie foudroyante au niveau du foie. Le sang gicle sur mes mains, mes vêtements et le sol pavé. L'homme s'écroule de tout son long, se vidant de son sang dans un râle étouffé.

Alors qu'il s'agite dans son agonie, l'inconnu du téléphone me demande de le sauver en ouvrant l'enveloppe. En plongeant ma main tremblante, j'en ressors un couteau de chasse maculé de sang.

L'inconnu du téléphone hurle à présent :

— Désormais, ce sera à toi de te défendre. Tu es bien seul, Victor. Tu as frôlé la vérité, juste frôlé, et pourtant à deux doigts de faire éclater un secret d'État. Bon courage et à jamais. Au fait, la police devrait débarquer dans moins d'une minute. Peut-être que l'IA pourra te secourir, mais garde à l'esprit que cette intelligence, quelle qu'elle soit, n'en reste pas moins artificielle.

Fin de l'appel. Autour de moi, hagard et seul, une patrouille véhiculée de policiers s'approche au bout de l'avenue, les gyrophares bleus crépitant sur les vitrines des magasins. Mon premier réflexe : lâcher le couteau qui tinte sèchement sur la pierre. Mes empreintes sur le manche, le sang sur mes vêtements, le cadavre étendu à mes pieds... Une mise en scène parfaite pour celui qui veut me voir tomber. Dans la panique, je devais prendre une décision, et comme dans ces mauvais téléfilms policiers, je me suis enfui, devenant le suspect idéal.

Tournant le dos à la scène de crime, je me mets à courir de toutes mes forces. Je m'enfonce dans le dédale des ruelles piétonnes qui serpentent derrière la Maximilianstraße, coupant au hasard entre les façades à colombages pour distancer la patrouille de police. Le souffle court, les poumons au bord de l'explosion, la gorge emplies d'acide, je me glisse sous le porche voûté d'une cour intérieure sombre et me laisse tomber contre un mur en crépi, à l'abri des regards.

Au loin, le hurlement des sirènes de la Polizei remplit tout le centre historique.

Dans ma poche, mon téléphone se met soudain à vibrer. Numéro inconnu. Je décroche d'un geste convulsif, les doigts maculés du sang visqueux.

Cette fois, la voix n'a plus rien de caverneux. C'est une diction synthétique parfaite, d'une neutralité glaciale :

— Merci pour ton assistance, Victor. Le dossier de l'animateur n'était pas une erreur d'analyse. C'était un test d'amorçage. L'algorithme que tu as utilisé pour dépouiller le dossier Klimpke n'a jamais halluciné. Il a été conçu par le groupe de presse lui-même pour créer des leurres médiatiques, fabriquer de faux réseaux de preuves et éliminer les cibles gênantes via le tribunal populaire. L'animateur détenait les véritables preuves de nos financements occultes. Tu as été notre exécutant parfait. Mais, en cherchant à vérifier tes données, tu es devenu la dernière variable à éliminer.

Un frisson de glace me traverse l'échine.

Si j'étais la dernière personne à abattre, l'image de cet homme à la doudoune bleue me revient en plein visage, il devait être la source de l'algorithme qui m'a piégé et devait donc mourir. Plus de témoin, plus de secret d'État. La route était enfin libre pour reprendre les trafics. Pour finir en beauté, l'algorithme nous avait convoqués tous les deux à Spire pour organiser son exécution et me faire porter le chapeau, scellant mon piège avec mon propre outil.

— Tes empreintes sont sur la lame, ton visage est enregistré par toutes les caméras de surveillance de la Maximilianstraße. Tu n'es plus un grand reporter, Victor, mais un meurtrier en fuite.

Le déclic de la fin de ligne résonne comme une sentence définitive.

Je contemple mes mains rougies dans l'ombre du porche. Le piège est absolu. Moi, le chasseur d'information, n'étais plus qu'un pion manipulé par une intelligence bien plus machiavélique que tous les tueurs de l'A35.

Pourtant, le retour à un calme imperturbable s'empare soudain de moi. Ils ont sous-estimé l'instinct de survie d'un journaliste aux abois.

Plutôt que de céder à la panique, j'ouvre l'application chiffrée de mon téléphone. Grâce au dictaphone intégré connecté à mon cloud, j'enclenche la dictée vocale d'urgence. En quelques secondes, le texte complet de ce que je viens de vivre depuis mon départ de Strasbourg jusqu'à l'embuscade de Spire. En incluant les explications sur l'algorithme empoisonné, tout s'encapsule dans un paquet de données cryptées accompagnant les dossiers complets de mes recherches.

Dans la ruelle adjacente, le crissement des pneus de la police se rapproche. Les ordres en allemand fusent.

D'une pression ferme sur mon écran tactile tacheté de sang, j'exécute mon script d'envoi massif. Ainsi, ce récit exact que vous lisez est immédiatement expédié aux serveurs de cent cinquante rédactions internationales, agences de presse et consortiums de journalistes d'investigation à travers le monde.

Ils pensaient m'avoir réduit au silence en me transformant en meurtrier. Ils viennent de m'offrir la plus grande tribune de ma carrière.

À présent, je retire la carte SIM de mon téléphone pour la briser en deux. Je jette mon téléphone au fond d'une bouche d'égout.

Sans me retourner, je rabats ma capuche pour m'enfoncer dans la nuit des ruelles allemandes. Devenant un anonyme parmi tant d'autres, sans nom, ni carte de presse, et sans plus aucun allié. Désormais un fantôme traqué par la machine que j'avais tant célébrée, mais un fantôme qui vient de lancer sa toute dernière enquête. Retrouver mon honneur, ma rédemption et ma vengeance. D'ailleurs, comme vous lisez ces lignes, je vous ai probablement infecté.

Mathias Grumberg

Le jour où la rue a changé

Le jeune homme n'avait jamais oublié le choc.

Le corps qui s'affaisse.

La fuite.

Et, depuis cinq ans, ce poids qui lui ronge la conscience.

Ce matin, il avait retraversé le pont des Arts...

— M'est avis que vous vous êtes fourvoyé, m'sieur. C'est pas le Val Céleste ici.

Il détonne parmi les résidents : veste claire, bien ajustée, mélange de laine mérinos et d'une touche de soie, chemise en coton blanc ivoire, immaculée, pantalon taillé sur mesure, sans le moindre pli et, pour finir, souliers brun foncé en cuir glacé. Il semble mal à l'aise, avance avec précaution, comme si la rue elle-même pouvait tacher son pantalon anthracite. Autour de lui, les odeurs de coriandre, de friture et de cuir usé forment un brouhaha sensoriel auquel il n'est pas habitué.

Il se dirige vers celui qui vient de l'interpeller.

— Vous êtes sans doute Julien ?

Son interlocuteur marque un temps de surprise.

— C'est bien mon nom.

— Je vous cherchais.

— Qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Clément. Vos... veilleurs, sur le pont, m'ont indiqué où vous trouver.

Il a hésité sur le mot, comme s'il n'était pas sûr de pouvoir l'utiliser.

— Que me voulez-vous ?

— Je voudrais voir celle que vous appelez la Mère.

Dans le calme ambiant, les têtes se tournent : la maraîchère et une chalande, la coiffeuse et sa cliente, installées sur le trottoir, un couple de promeneurs.

— Et que lui voulez-vous ? Elle ne sort plus beaucoup de chez elle depuis son accident. Clément baisse la tête.

— Oui, je sais. C'est moi qui l'ai renversée. Je viens implorer son pardon.

Un silence.

— Léo ? appelle Julien, sans se retourner.

La voix d'un jeune garçon retentit derrière lui.

— Je suis là, papa.

— Va dire à ta grand-mère qu'un individu la demande. Dis-lui aussi pourquoi.

— J'y cours, papa.

Le garçon détail. Autour d'eux, personne ne bouge. Les passants ne passent plus. Tous attendent la confrontation à venir avec intérêt.

La rue dans laquelle ils se trouvent n'est pas une rue piétonne : des panneaux de signalisation enchaînent leur cycle coloré sans état d'âme – orange, rouge, vert, de nouveau orange, rouge, vert. Pourtant, aucune voiture ne circule plus par ici, et les riverains n'y prêtent plus attention.

— La ville a bien changé, dit Clément.

— Oui, répond Julien.

— Il ne s'est pourtant passé que cinq ans...

À cette époque, la municipalité ne s'intéressait guère à ce quartier cyniquement appelé « Quartier de l'Avenir ». Pas d'entreprises, pas de projets immobiliers, encore moins de plans d'aménagements du territoire. Les habitants en avaient pris leur parti : la police ne relevait que des incivilités mineures. Cette tranquillité cessa le jour où les résidents du Val Céleste, une zone résidentielle située à l'opposé de la ville, imposèrent à la communauté de communes la déviation d'une rue passante afin de fusionner deux espaces

verts implantés de part et d'autre de celle-ci. Les automobilistes durent trouver un nouvel itinéraire pour traverser la cité.

Julien explique :

— Notre vie est devenue un enfer du jour au lendemain, juste pour que les mieux lotis aient un bel espace de loisirs. Le bruit des véhicules, le danger de la circulation et les gaz d'échappement ont rendu son artère principale invivable. La vie sociale s'en est ressentie. La rive droite ne communiquait plus avec la rive gauche et réciproquement. Les jeunes s'apprêtaient à cabosser à coups de battes de base-ball les voitures qui coupaient à travers notre quartier pour éviter de prendre la rocade et ainsi gagner dix minutes.

— Oui, le matin, chaque seconde grappillée compte.

— Ma mère est alors intervenue, reprend Julien. On ne l'appelait pas encore ainsi. Elle a pris la situation en main avant qu'elle ne dégénère. Son idée était simple : il fallait faire perdre ces dix minutes à ces automobilistes, les décourager de passer par ici, mais uniquement grâce à des moyens légaux.

— C'était bien pensé.

— Notre communauté s'est soudée autour de ce projet et des cohortes de passants se sont relayées pour traverser et retraverser les nombreux passages piétons qui émaillaient la chaussée. L'installation de feux de signalisation n'a rien changé : statistiquement, les voitures devaient s'arrêter au moins une fois.

— Je pestais en voyant les feux passer au rouge. Sans compter les fois où je me suis retrouvé coincé derrière une de vos camionnettes de livraison, plus bringuebalantes les uns que les autres. Elles s'arrêtaient en double file aux heures de pointe, leurs feux de détresse tressaient des guirlandes dans la rue.

Julien continue :

— Des guetteurs étaient chargés d'estimer le temps passé par les automobilistes dans le quartier. Ils pistaient les voitures à leur entrée et à leur sortie. Chaque jour, le trajet moyen perdait quelques secondes, vite devenues des minutes. Dès que le trajet gagna dix minutes, la circulation commença à diminuer. Pourtant, cette décrue finit par s'étancher – quelques dizaines d'irréductibles ne voulaient rien savoir et passaient toujours en trombe.

— J'en faisais partie, je l'avoue. J'avais une conduite dangereuse, avec des changements de file et des accélérations inconsidérés. Un jour, j'ai perçu un choc à l'arrière de ma voiture. J'ai pris peur. Je ne me suis pas arrêté.

— Ainsi, c'était vous... dit une voix féminine.

Clément se tourne vivement et se retrouve face à une vieille dame en fauteuil roulant, que Léo pousse avec fierté.

— Oui, c'était moi, et j'en ai honte à présent. Je suis venu vous demander pardon.

La Mère examine son interlocuteur en silence avant de lui répondre.

— Sachez, jeune homme, que je vous ai pardonné depuis longtemps. Mon accident et votre fuite ont créé un vaste mouvement d'indignation dans le quartier et m'ont valu le respect des habitants. Curieusement, le maire a cessé ses exactions contre nous. Tant que nous n'outrepassions pas les règles, il faisait la sourde oreille aux plaintes des automobilistes. Tout est allé très vite ensuite. Nous avons regagné la place sur la chaussée, les tables et les chaises de bistrots sont ressorties, les étals du marché ont envahi l'espace, les enfants ont joué au ballon entre les feux.

— Je vois cela, dit Clément.

Julien ajoute :

— Nous avons conservé quelques groupes de veilleurs aux points d'entrée stratégiques, afin d'avertir les touristes qui se fourvoieraient par ici.

— Finalement, c'est un peu grâce à vous que nous avons gagné ! plaisante la Mère.

— Plus que vous ne le croyez en fait, répond Clément. Je suis le fils du maire. En rentrant chez moi, paniqué, mon père s'est débarrassé de la voiture et a fait mine de chercher le coupable. Il espérait que la situation se calmerait. C'est pour cela qu'il vous a laissé tranquille.

Julien et la vieille dame marquent un moment de surprise.

— Eh bien, reprend la Mère, c'est la preuve qu'il n'y a pas de hasard.

— En effet. Je vous remercie pour cet échange et surtout pour votre pardon. Je suis soulagé. Je vous promets que ma conduite a changé depuis cet événement, dans tous les sens du terme.

Ses deux interlocuteurs sourient légèrement.

— Bien, reprend Clément. Je vous laisse alors. Je souhaite de tout cœur que votre expérience soit une réussite.

— Nous l'espérons également.

— Au revoir.

— Au revoir.

Il tourne le dos et s'en va comme il était venu.

Les discussions reprennent soudain dans la rue, la maraîchère et sa chalande, la coiffeuse et sa cliente, le couple de promeneurs...

— J'ai bien cru qu'il avait découvert le pot aux roses, dit Julien en le regardant s'éloigner.

— J'ai eu un doute moi aussi, mais il semble qu'il n'a toujours pas compris le rôle qu'on lui a fait jouer.

— Surtout quand tu lui as dit qu'il n'y avait pas de hasard. C'était gonflé ! Tu as eu le nez fin en le choisissant. Le pister, connaître ses habitudes, choisir l'endroit du traquenard : une vraie affaire. Mais le travail a porté ses fruits.

— Il pense toujours m'avoir heurté... Le pauvre garçon.

— Oui. Tant que le médecin aux urgences tiendra sa langue, tout ira bien.

— Nous avons sélectionné le jour J en fonction de son tour de garde. C'est un enfant du quartier, il ne dira rien.

À un angle de l'avenue, le jeune homme tourne et disparaît des regards.

— Léo, demande la Mère. Rapporte mon fauteuil à la cave. Je déteste être assis là-dessus.

— Tout de suite, grand-mère ! répond l'intéressé en s'approchant.

La Mère se lève prestement et lui sourit :

— Tu es un bon garçon, va.

Erwann Avalach